

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

13

Au bout de la ruelle, l'officier nous quitta. Je ne l'ai plus revu. Emmanuel et moi, bras dessus bras dessous, nous étions si fiers d'être armés, que l'idée du malheur des autres ne nous venait pas. Il voulait m'entraîner au cloître Saint-Benoît, chez Ober, mais je lui déclarai qu'il viendrait cette fois au *caboulot*, et nous y descendîmes par-dessus les barricades.

Le *caboulot* était plein de monde, il avait même fallu dresser une table en haut, dans la chambre de Mme Graindorge. On montait, on descendait, on vidait un verre, on sortait ; d'autres entraient, causaient une croûte ; quelques-uns s'asseyaient. Les camarades remplassaient la chambre des journalistes, qui se trouvaient sans doute réunis à la *Reforme*, ou bien au *National*, c'est ce que je pense.

Tout de suite en entrant, j'avais reconnu la voix de Perrignon, ce qui me réjouit, comme on peut croire. J'ouvrais à peine le cabinet, que toute la table se mit à crier :

« Le voilà ! voilà Clavel !... Qu'est-ce qu'il est devenu depuis deux jours ? »

On riait. Moi je posai modestement mon fusil dans un coin, avec celui d'Emmanuel. Perrignon se leva, riant jusque dans les cheveux :

« Hé ! petit, nous l'avons ! criait-il ; nous la tenons cette fois, la réforme ; elle ne nous échappera plus ! »

Il nous serrait la main. Quentin, derrière lui, disait :

« Bah ! la réforme, elle vient trop tard... Il nous faut autre chose maintenant ».

Mais personne ne répondait. On se serrait pour nous faire place. En même temps, Mme Graindorge venait nous servir.

C'était un beau jour, on peut le dire, la joie brillait sur toutes les figures.

Tandis que nous mangions, les autres parlaient tous ensemble de ce qu'ils avaient fait. L'un criait qu'il s'était trouvé de grand matin rue Saint-Méry, l'autre à l'attaque de la caserne Saint-Martin, l'autre à la prise du magasin d'armes de Lepage, dans la rue Bourg-l'Abbé, où l'on espérait trouver beaucoup de fusils. Quand on apprit que j'avais combattu dans la barricade de la petite rue de la Lanterne, et qu'ensuite je m'étais sauvé jusqu'à la grande barricade près de la rue du Vert-Bois, ce fut un éclat de rire de bonheur.

« Mon pauvre Jean-Pierre, criait Perrignon, je savais bien que tu ferais ton devoir. L'atelier s'est distingué. »

Il riait tellement que les larmes lui en coulaient dans la barbe.

Emmanuel alors nous raconta l'affaire du boulevard des Capucines : la foule, qui se promenait vers neuf heures sans défiance, admirant l'illumination depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille ; la descente des colonnes d'ouvriers et de bourgeois par toutes les rues, le drapeau tricolore en tête ; puis l'arrivée de la grande colonne du faubourg Saint-Antoine, avec le drapeau rouge, chantant la *Marseillaise* ; le bataillon du 14^e de ligne, qui s'était mis en travers pour l'empêcher de passer ; l'ordre de croiser la baïon-

nette ; un coup de feu ; la décharge horrible des soldats dans cette foule à bout portant ; les cris des femmes qui s'entendaient comme des coups de sifflet, et l'épouvante des gens qui se marchaient les uns sur les autres, en se précipitant dans la rue Basse-du-Rempart. Ensuite la promenade des morts au *National*, à la *Reforme*, dans toutes les ruelles, avec des torches ; les cris de vengeance et le tocsin !

Je sus pour la première fois d'où venaient le mouvement de la nuit, et pourquoi ces centaines de barricades s'étaient élevées en quelque sorte d'elles-mêmes. Les camarades connaissaient tous cette histoire. Emmanuel, lui, s'y trouvait mêlé : il était descendu dans la foule jusqu'à la Madeleine : il avait tout vu.

Enfin, ayant fini de manger en quelques instants, car tout ce que je viens de raconter n'avait pas pris un quart d'heure, le vieux Perrignon s'écria :

« En route ! »

Il avait l'air de nous commander. Tout le monde se leva, chacun prit son fusil, et nous sortîmes.

« Tu as des cartouches ? me demanda Perrignon.

— J'en ai quelques-unes.

— Et vous ? fit-il en se tournant du côté d'Emmanuel.

— Moi, je n'en ai pas.

— Donne-lui la moitié des tiennes, me dit Perrignon.

Ce que je fis aussitôt.

Nous marchions derrière la troupe, qui gagnait la rue Saint-André-des-Arts.

Perrignon tout pensif, nous dit :

— C'est maintenant que l'affaire va devenir sérieuse ; les barricades ne manquent pas, il s'agit de les défendre. Cette nuit, Bugeaud a remplacé le duc de Nemours ; il commande l'armée de Paris et nous regarde tous comme des Arabes. Il occupe le Louvre, la place du Carrousel, des Tuileries et la place de la Concorde avec une quinzaine de mille hommes. Le reste de l'armée est sur la place de la Bastille, devant l'Hôtel de Ville et sur la place du Panthéon. Nous sommes entre les divisions ; elles vont essayer de se réunir, en nous passant sur le ventre.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda Emmanuel.

— Nous savons bien des choses ! dit-il sans répondre. Pendant qu'on nous attaquera par derrière sur la place Saint-Michel, la principale attaque viendra par le quai d'Orsay, le quai Voltaire et le quai de Conti. Voilà pourquoi nous allons de ce côté. Bugeaud croit qu'on va courir à l'attaque de la place Saint-Michel, il se trompe : chacun reste à sa barricade. Nous n'avons pas trop de munitions, mais les troupes n'en ont pas beaucoup plus que nous. Les convois de Vincennes sont arrêtés. Les soldats veulent la réforme comme nous ; ils aiment autant fraterniser avec le peuple que de se battre contre lui. C'est tout naturel, nous sommes du même sang. Et la garde nationale non plus n'a pas envie de se faire échine pour soutenir Guizot, qu'elle voudrait voir au diable. Ainsi, quand on regarde bien, nous n'avons contre nous que Bugeaud, avec les municipaux éreintés. La première manche est gagnée ! Hier, nous n'avions pas d'armes, pas de barricades ; aujourd'hui, nous avons tout. L'affaire se présente mieux qu'en 1830. Bugeaud est plus fin, plus acharné que le duc de Raguse ; mais les soldats français ne sont pas non plus des Suisses ; ils ne voudraient pas nous massacrer, ou se faire massacrer jusqu'au dernier en l'honneur du roi de Prusse. Ainsi, mes enfants, tout va bien. — Nous voici dans notre barricade ! »

Alors, levant les yeux, nous vîmes une haute et solide barricade, au croisement des rues Dauphine et Mazarine avec celle de l'Ancienne-Comédie. Elle était très-bien faite. Quelques étudiants la gardaient ; ils furent contents de nous voir.

Perrignon, en s'approchant, nous dit :

« Vous le voyez, nous pouvons descendre au Pont-Neuf ou sur le quai Malaquais : nous pouvons appuyer à droite ou à gauche, en